

VOLUME !

Volume !

La revue des musiques populaires

5 : 1 | 2006

La Presse musicale alternative

Les membres de sound system techno : du militantisme à la professionnalisation

Members of Techno Sound Systems: From Activism to Professionalization

Lionel Pourtau



Édition électronique

URL : <http://volume.revues.org/658>

DOI : 10.4000/volume.658

ISSN : 1950-568X

Éditeur

Association Mélanie Seteun

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2006

Pagination : 129-148

ISBN : 978-2-913169-23-6

ISSN : 1634-5495

Référence électronique

Lionel Pourtau, « Les membres de sound system techno : du militantisme à la professionnalisation », *Volume !* [En ligne], 5 : 1 | 2006, mis en ligne le 15 septembre 2008, consulté le 06 février 2017. URL : <http://volume.revues.org/658> ; DOI : 10.4000/volume.658

L'auteur & les Éd. Mélanie Seteun

Les membres de Sound System techno : du militantisme à la professionnalisation

par

Lionel Pourtau

CEAQ/ Paris V Sorbonne René Descartes

Résumé. On traitera ici de l'évolution des organisateurs de rave clandestine, appelé aussi free parties. Faire partie d'un Sound System techno, c'est beaucoup plus qu'une carrière d'artiste, c'est aussi entrer dans une carrière déviante et militante. Cette carrière a une durée limitée. Le militantisme s'essouffle. On étudiera les évolutions du discours et des pratiques. À quelques exceptions près, on assiste soit, dans la majorité des cas, à un arrêt de la pratique, soit à un basculement plus ou moins réussi dans la sphère professionnelle. Une typologie de ces évolutions, appuyés sur des études de terrains et des cas pratiques de fêtes et de concerts sera présentée.

Mots-clés. *Musique techno — jeunesse — carrière — militantisme — professionnalisation.*

Cet article s'appuie sur le travail de recherche réalisé depuis 2000 dans le cadre de ma thèse de doctorat. J'ai étudié une dizaine de Sound Systems techno et les ai suivis pendant des années pour analyser les évolutions de leur système de valeurs et de leur rapport à la musique. Les citations utilisées ici sont extraites des dizaines d'entretiens accomplis à cette occasion. Ils ont eu lieu entre 2002 et 2003 et ont été revus par les interviewés en 2004.

Faire partie d'un Sound System techno pendant la période d'âge d'or de la free party, de l'apparition de ce mouvement au début des années 1990 jusqu'à la loi LSQ¹ de 2001, suppose plus qu'une carrière d'artiste, c'est d'abord une carrière déviante. On y développe un système de valeurs basé sur la gratuité et le don volontaire. Ces notions sont souvent opposées à la techno marchande, celle des clubs et des raves. Mais vivre durablement dans le monde de la free party n'est pas possible. Le niveau de précarité que cela induit est acceptable pendant quelques années, pas plus. Après, le dilemme se pose ainsi : soit renoncer à la culture techno, soit chercher à en vivre, ce qui passe par une professionnalisation et donc une commercialisation des prestations jusque là contraire à l'éthique de la free party. Se crée donc à moyen terme une dissonance. Nous allons ici étudier les formes que prend le passage de la subculture de free party à la professionnalisation de ses membres en tant que musiciens rémunérés.

Ces carrières sont à durée limitée, entre quatre et huit ans en moyenne. Il vient un moment où il faut choisir entre rompre avec ce mode de vie ou l'inclure dans une pratique économique susceptible d'apporter un revenu régulier et suffisant au musicien.

En terme de reconnaissance, les mots eux-mêmes sont piégés. Quelqu'un qui ne veut pas vivre financièrement de sa passion est un amateur, le même mot que l'on utilise pour quelqu'un qui débute, qui ne maîtrise pas sa pratique. « Professionnel » possède le même double sens mais inversé : quelqu'un qui fait d'une activité un métier mais qui est aussi expérimenté, compétent, bon dans ce domaine. Signe des temps : si on arrive à vendre son activité, c'est qu'on y est bon. Si on ne la vend pas, c'est qu'on y débute, qu'on y est encore approximatif. Cela se superpose à la valorisation de l'âge. Grandir, devenir adulte, c'est devenir professionnel, c'est devenir sérieux. Le passage à l'âge

1. Loi sur la Sécurité Quotidienne, votée en 2001, dont l'article 53 dit « Mariani-Vaillant » du nom de ses auteurs a rendu en soi les free parties illégales alors que jusque là, seuls les débordements étaient condamnés. Sur ce sujet : Pourtau L. (2005b).

adulte est le niveau sociologique pertinent : c'est au moment de ce passage que s'articulent le plus nettement changement d'âge et construction de la position sociale.

On ne traitera pas ici des dimensions strictement économiques mais plutôt des systèmes de valeurs liés aux positions sociales.

L'appel de la norme via l'attraction du secteur marchand

« Q : Quel jugement tu portes sur ces années ?

Je ne les juge pas. Ce sont des années clés pour moi, des années virages après une longue ligne droite. Et depuis, cela va mieux, ça repart dans une autre ligne droite qui est ma ligne. Je savais que mon engagement dans la Voodoo'z² ne serait pas à vie. Car un des premiers trucs que je me suis dit et je l'ai dit à Seb³ : "Je veux bien vivre dans un camion mais je ne veux pas faire d'enfants dans un camion, un jour ou l'autre, le camion s'arrêtera." Le seul moment où j'ai vu un avenir à long terme dans la Voodoo'z, c'est en se légalisant et en fondant un cirque, un vrai cirque techno. C'était la seule solution de viabilité, en scolarisant tes gamins, en pouvant laver tes fringues. Les travellers⁴, ils sont à l'arrach⁵. Moi je ne voulais pas vivre comme eux. Je voulais manger chaud quand j'avais envie de manger chaud, me laver quand je voulais me laver⁶. »

Les free parties, ces fêtes clandestines et/ou non commerciales (personne n'est payé) sont organisées par des collectifs de 5-20 personnes, les Sound Systems. Ils sont plus qu'un groupe de musique, ils sont une famille complémentaire. Cependant la précarité, la clandestinité et les pressions policières et sociales finissent par mettre à mal cette volonté initiale d'organiser des fêtes hors la loi, hors norme. Dans une première étape vers la professionnalisation, certains Sound Systems n'ont pas eu de difficultés morales à se monter en association. Ce sont la plupart du temps ceux dont la localisation a tout de suite autorisé la rémunération de leur musique,

2. Nom d'un Sound System organisateur de free parties dans le Sud de la France de 1996 à 2002.

3. Son compagnon.

4. Traveller : nom donné aux technoïdes qui vivent dans des camions et ont une vie de nomade.

5. « approximativement », comprendre ici « dans des conditions difficiles » (NdA).

6. Entretien Marion (2002).

c'est-à-dire ceux installés près d'une métropole. Les tribus technos, comme ils se nomment souvent, installées en zone rurale avaient pu vivre de façon plus marquée leur rupture avec la sphère économique classique. Ils n'avaient pas à proximité une métropole leur permettant de profiter d'un secteur marchand de la musique techno. Au contraire, les *Sound Systems* urbains évolueront plus facilement vers la prestation marchande de service alors que pour les plus déviants, cela ne se fera pas ou par à-coup.

Certains *Sound Systems* voient leur organisation en association type 1901 comme un acte de trahison envers la *free party* et son côté sauvage. C'est inconcevable. L'essence de la *free party* étant d'être illégale. D'autres voient le type d'activités qu'elle induit comme un soutien à l'activité essentielle : la *free party*. Ils veulent continuer à faire vivre leur mode de vie, peu importe la modalité administrative.

« Q : Et le fait que la Voodoo'z cherche à se monter en association ?

C'était pas ça le fond du projet VDZ, de se monter en asso et de faire des gentilles fêtes sur commandes, des prestations. Moi quand j'ai appris ça, j'ai trouvé ça scandaleux. Je n'y serais jamais allé. La valeur de la VDZ était de ne pas avoir d'existence légale. Que le résultat du procès⁷ soit de se monter en asso et de vendre des prestations, c'était se trahir et trahir les valeurs d'indépendance et d'autonomie où on disait qu'il ne fallait pas de rapport marchand ou financier. Ce n'était plus la même chose. Ils ont eu raison de continuer là dedans mais pour moi, personnellement, c'était scandaleux. Ça aurait été un déchirement complet de passer de l'un à l'autre. C'est logique que ça n'ait pas marché⁸. »

En fin de carrière, observons que ceux qui ont le discours le plus opposé aux ententes avec l'Institution, par l'organisation administrative en association sont ceux qui vont quitter le plus rapidement ce milieu. Ils tiennent le discours du « tout ou rien » pour que cela soit le « Rien » et donc facilite leur passage à autre chose, à une autre étape de leur vie.

Souvent les participants réguliers à ces fêtes avaient fait une sorte de transfert idéal sur les *Sound Systems*. Pour beaucoup, ils étaient des sortes de héros. Ces derniers, lorsqu'ils cherchèrent à entrer dans la sphère commerciale, ne répondirent plus à l'idéal de certains de leurs fans. D'où

7. Plusieurs membres de la Voodoo'z ont été arrêtés et condamnés pour avoir organisé des free parties en 1999 et 2000.

8. Entretien Anne-Lyse (2002).

des critiques et des accusations en trahison. Le passage de la fête effervescente à la fête institutionnalisée a été perçu comme l'arasement des potentialités socialement subversives présentes dans l'expérience désordonnée de la *free party*. Pour garder le vocabulaire religieux durkheimien, l'effervescence chaude cède le pas à l'institution froide. Dans le cas qui nous intéresse, le refus de l'adaptation est un rituel de deuil. Pour tourner la page de la carrière de déviant, il faut que le monde déviant disparaisse. D'où le tout ou rien. Prenons le cas des Hérétiques, un des plus gros Sound Systems parisiens. Ils avaient bâti, plus que d'autres, leur réputation sur la transgression. Ils sont en particulier à l'origine d'une free party illégale en plein XVI^e arrondissement parisien, à l'intérieur de la piscine désaffectée de Molitor. Membres actifs du Collectif des Sound Systems, association informelle de tribus technos ayant lutté contre la LSQ puis ayant cherché à obtenir des aménagements, ils tentèrent de faire des free parties en entente avec le gouvernement à partir de la période d'ouverture de 2003. Beunz décrit ainsi la « *free party* » organisée avec le soutien de l'État le 5 juillet 2003 :

« Ça a été l'apogée⁹. Le terrain a été réquisitionné par l'État à la DNAC¹⁰. On s'est regardé pour savoir si on était satisfait : pas du tout. Trop de stress, on n'a pas joué de la teuf, le stress a joué en négatif sur notre prestation musicale. Notre initiative personnelle a été drivée¹¹ du début jusqu'à la fin et ça nous a saoulé en fait. On n'a rien décidé, on nous a infligé des notes extravagantes. Le droit d'initiative en France, c'est walou¹². Le côté orgiaque de la teuf : J'ai couru toute la soirée ! On était 30. Me balader avec un baudrier jaune fluo toute la soirée, ça m'a pas plu. Mais le préfet devait être rassuré. Donc pour marquer un repère aux gens : baudrier jaune fluo avec insigne HRT¹³ à l'intérieur. Tu rentres dans une spirale autre. Si on en fait une autre, on l'a fait à 2. On aura moins de difficultés. Il n'y avait plus d'autogestion¹⁴. »

En 2006, la normalisation des Hérétiques est totale puisque le groupe choisit de fêter ses dix ans d'existence par une tournée anniversaire dans les discothèques et clubs français. Il s'agit dans ce

9. Ton ironique.

10. Direction Nationale de l'Aviation Civile.

11. Comprendre « contrôlée » (NdA).

12. Comprendre « cela n'existe pas » (NdA).

13. pour Hérétik.

14. Entretien Beunz (2003).

cas d'une évolution graduelle sur cinq ans. Dans la même logique, pour d'autres, le choc avec les Autorités est l'occasion de mettre fin immédiatement à la carrière de membre d'une tribu et de réintégrer la société globale. C'est l'occasion pour la personne de tuer en elle le déviant, souvent identifié à sa jeunesse. Sa part conservatrice en profite pour entamer une marche arrière vers une situation plus moyenne, plus intégrée.

Pendant une période, des activités professionnelles peuvent avoir leur place dans la vie du Sound System. Cette évolution se fait petit à petit, à l'intérieur du groupe, créant des clans. Cela ne va pas sans tension. Que faut-il faire prévaloir, le rôle du technoïde dans l'être-ensemble de la tribu ou la fonction du collectif par rapport à un objectif contractuel ? Prenons un exemple du genre de tension que la tribu techno peut ressentir. Lors d'un voyage en Bosnie, le Sound System tarnais Voodoo'z s'était engagé à fournir une *free party* à l'association humanitaire Guernica qui travaillait à Mostar, organisant un festival multiculturel tentant de réconcilier Croates, Bosniaques et Musulmans. Plusieurs véhicules partirent. L'un d'eux était un bus de ville d'occasion totalement inadapté à un voyage de plusieurs milliers de kilomètres. Il tomba donc souvent en panne rendant problématique le rendez-vous avec Guernica.

« Le voyage en Bosnie. Les galères mécaniques ont révélé les tensions latentes.[...] Il y avait des gens qui étaient très tribu. Ils prirent comme une trahison totale lorsqu'on est tombé en panne que certains prennent le son pour assumer notre contrat avec Guernica. Se séparer était scandaleux pour eux. Ce fut un gros clivage. Le bus s'est senti abandonné. Ils se sont dit « comment peuvent-ils préférer respecter un engagement à la con plutôt que de rester avec nous alors qu'on est en train de galérer ? » On n'est plus une tribu ». Ce fut le plus gros hiatus, le plus mal vécu. Ils nous en ont voulu très fort¹⁵. »

Quand le groupe s'engage dans des activités en prise sur la réalité extérieure ou quand ils discutent entre eux, se constituent des mises en scène et des présentations à autrui de leurs désirs communs s'appuyant sur le décor de l'espace moral imaginaire du groupe. La valorisation par le sujet du groupe par rapport à la société varie avec le temps et s'inverse le plus souvent. Il y a une tendance inversement proportionnelle entre la perception du groupe et la perception de la société. Tant qu'on est à l'aise dans le groupe, le transfert affectif sera positif vers le groupe et négatif vers la société. Ces valeurs s'inverseront lorsque le sujet s'éloignera du groupe.

15. Entretien Anne-Lyse (2002).

Proposition d'une typologie évolutive des fêtes technos

Comme l'avait montré Durkheim pour les sociétés en général, c'est bien la densité qui est la cause de la mutation d'une logique communautaire à une logique contractuelle et marchande. Notre division en trois types n'est cependant pas hermétique. Les fêtes sont essentiellement d'un type mais pouvant tendre vers un autre.

	Acteurs principaux	Acteurs secondaires	Participants
Fête-don, légale ou illégale	Objectif communautaire Solidarité mécanique	Objectif communautaire Ordre mécanique	Acteurs secondaires et participants sont censés être les mêmes.
Fête intermédiaire	Objectif communautaire Solidarité mécanique	Objectif marchand Ordre organique	Acteurs secondaires et participants sont censés être les mêmes.
Fête marchande	Objectif marchand Ordre organique	Objectif marchand Ordre organique	Objectif de consommation Ordre organique

Dans la fête-don, la *free party* classique, les acteurs principaux sont les membres du *Sound System* organisateur. Leurs objectifs se font dans le cadre de la subculture technoïde, de type communautaire. L'organisation (nous préférons le terme d'ordre qui a l'avantage de sous-tendre la notion morale qui va avec et d'éviter l'expression « organisation organique », peu gracieuse) est mécanique. Nous voulons dire par-là que même s'il peut y avoir des tendances à la spécialisation technique, l'égalité est encore au centre des préoccupations. Elle est renforcée par le bénévolat. Il n'y a en théorie pas de différence entre les acteurs secondaires et les participants. L'autogestion est censée faire des participants des acteurs secondaires, gérant la propreté et garant de l'ordre. Dans les faits ce n'est pas exact. Mais que cela fasse partie du mythe est en soi significatif.

Dans les fêtes intermédiaires et essentiellement sous la pression des Pouvoirs publics, certaines des activités secondaires sont sous-traitées à d'autres organisations. En particulier, la préfecture fait pression pour que les *Sound Systems* passent par des entreprises professionnelles de sécurité (Fête Hérétique légale de Juillet 2003 et 2004) et installent des équipes de la Croix-Rouge ou de la Protection civile sur leur site. C'est la fin d'une organisation mécanique et le commencement d'un ordre organique.

Les acteurs principaux, les *Sound Systems*, continuent de fonctionner sur un mode de solidarité mécanique. Les acteurs secondaires (Croix Rouge, Sécurité) fonctionnent sur un mode organique. Qu'ils soient du secteur marchand (entreprise de sécurité) ou des bénévoles (Croix-Rouge, Protection Civile), ils présentent au *Sound System* des factures, ce qui oblige celui-ci à assurer un minimum de rentrées financières et donc de répondre à des logiques marchandes de rentabilité obligatoire de plus en plus forte. D'autant plus forte qu'à service égal la bureaucratisation accroît les coûts. Les membres du *Sound System* ont beau être dans leur vie professionnelle agents de sécurité, policiers, médecins ou pompiers, la préfecture préférera qu'ils passent par une entreprise ou une association. La donation sera transformée en droit d'entrée (même si on jouera sur les mots en parlant de participation aux frais ou « d'impôt festif obligatoire ») et du coup, les participants seront renvoyés à leur statut de consommateur/client et estimeront donc qu'ils n'ont plus à participer à l'auto-organisation.

Dans les fêtes marchandes, les *raves*, ce genre de débat n'a pas lieu puisque la division organique est le socle de l'activité.

Les *free parties* Voodoo'z sont des exemples de fête-don. Les *free parties* légales Dfazés ou marchandes sont des exemples de fête intermédiaire même si celles des Hérétiques, de par leur taille, peuvent être financièrement déficitaires. Les fêtes marchandes sont les *raves* de type Astropolis ou *Magic Garden* (qui, comme toute opération commerciale, peut être aussi déficitaire mais après avoir payé des salaires, en particulier aux acteurs principaux).

Le premier système semble avoir une durée relativement éphémère, quelques années tout au plus. Le troisième étant une opération commerciale doit pouvoir durer aussi longtemps que durera l'intérêt pour la musique techno. On observe que la labilité inhérente à l'organisation en *Sound System* fait migrer régulièrement des musiciens de tribus technos et de son expression la plus significative, la *free party*, vers une logique plus individuelle, plus adaptée à la société libérale. Ainsi des Hérétiques, cités en exemple plus haut.

Face à l'incapacité d'obtenir des autorisations pour faire des *free parties*, les Sons essaient de trouver des compromis entre leurs spécificités et les possibilités offertes par la société globale. Les co-productions de soirées entre un *Sound System* et une discothèque sont une des possibilités.

« Mais aujourd'hui je doute. Est-ce que je continue? Mais alors je perds mon identité revendicatrice, militante. En face il y a le côté pécunieux, alimentaire. J'ai 30 ans, j'ai d'autres vies à construire, ma vie

sentimentale. Et pour avoir un bébé, acheter une maison ou louer plus grand, il faut plus d'argent. Soit je continue la musique, et je dois faire des concessions, devenir plus commercial, faire chroniquer tout ce que je sors, comme les Manu le Malin¹⁶, etc. À côté, j'ai un métier d'infographiste dans lequel je peux reprendre ma place même si j'ai eu 5 ans d'inactivité dans ce domaine¹⁷. »

Il y a aussi des possibilités de transfert de réputation et de compétence d'un secteur à l'autre. Le marketing commercial est toujours très intéressé par la récupération de l'imagerie déviante « *free party* » qu'elle sait très vendeuse auprès de la jeunesse qui aurait bien aimé suivre cette voie mais qui ne l'a pas fait parce que suffisamment satisfaite de sa position ou trop effrayée par l'autre.

Basculer dans le clubbing¹⁸ permet de vivre économiquement de sa musique et de maintenir une distance avec la société globale par la participation aux sociabilités partiellement différenciées de ceux qui vivent la nuit, fût-ce dans le cadre de la Société globale. Même sans *free party*, le monde de la nuit, ici commercial, sert de facteur de cohésion du groupe et maintient une originalité de mode de vie. Le clubbing offre un mode de vie (modérément) déviant et alternatif.

Gardons l'exemple de Beunz des Hérétiques. Il joue aussi dans les clubs et les discothèques. Son discours gêné montre bien les difficultés à passer d'un milieu à l'autre.

« Q : L'idée était de faire carrière ?

Pas du tout, justement, Du tout, du tout. Ça a plutôt déclenché des vocations, pas comme un but, plutôt comme une conséquence. On m'aurait dit un jour que je partirai pour jouer au Vénézuéla sous le nom de Beunz des Hérétiques pour pas mal d'argent, si on m'avait dit qu'un jour je serai payé 500 euros pour jouer une heure. Je trouve ça...

Je suis tellement pas commercial que je me fais avoir. Il y a un moment où j'ai arrêté de dire oui à tout et n'importe quoi, les petites structures mal gérées où tu te retrouves à être mal payé ou pas du tout et à avoir fait le voyage pour rien. Bon, même si j'ai kiffé ! Pas tous les week-end ! Comme j'ai mis l'accent dessus, il va falloir que je gagne ma vie. Je dois rendre des comptes, j'ai des traites à payer, je dois gagner ma vie comme tout le monde. Il y a un moment où tu dis : « c'est tant », et avec sécurité. [Il est gêné].

16. DJ de techno hardcore connu du grand public.

17. Entretien Beunz (2003).

18. Fête techno marchande en club ou discothèque.

Quand une structure claque des fesses¹⁹, elle paye ce qui est prévu mais ne rajoute jamais. Alors pourquoi on m'en enlèverait quand ça ne marche pas bien ? Mais bon je suis souple²⁰. »

Ici Beunz ressent le besoin de se justifier par rapport à l'argent. Car, issu de la *free party* où les musiciens ne sont pas payés, se plaindre à ce sujet est difficile. « C'est tant, et avec sécurité » signifie qu'il n'accepte plus une pratique très répandue dans les cafés-concerts mais encore plus forte dans la musique techno, en l'occurrence être payé par le propriétaire du lieu moins que le cachet initialement négocié sous prétexte que la soirée n'a pas rapporté autant que prévu.

« Parfois on blackliste des lieux et des patrons : Parfois on fait une soirée TTC²¹, on blinde sa salle. On devait être payé 1 200 euros. À la fin, il vient nous voir en pleurant « ah, je n'ai que 450 euros ». Nous, on est douze à se partager la somme²². »

Idem pour le confort. Un musicien de *free party* n'a aucune attente en terme de confort. Il sait que tout se fait de façon approximative et avec quasiment pas d'argent. Dans la sphère commerciale, il en est autrement. Les organisateurs sont un minimum prévenant avec ceux qui vont leur faire gagner de l'argent. Or comme les électronistes technoïdes ne s'attendent à rien, les patrons ont tendance à ne rien leur donner. Mais très vite, les technoïdes s'adaptent et apprennent à devenir un peu exigeant. Même si cette exigence met un peu de temps à atteindre celle des autres musiciens, qui avaient dès le début de leur parcours pensés à la professionnalisation.

« Et puis à force on sait avec qui bosser et avec qui ne pas bosser. Le patron, il t'a fait venir, je demande pas qu'il te sorte le tapis rouge mais il respecte les artistes. Il accepte de te payer des coups gratuits ou alors il accepte que tu viennes avec des bouteilles. Des fois c'est la guerre. C'est dans la légitimité de l'artiste de demander du confort. Moi je vais rester huit heures dans une boîte pour jouer une ou deux heures. C'est normal que ces heures se passent bien²³. »

Le mode de vie de technoïde ne dure pas pour la quasi-totalité d'entre eux. Vient un moment où la carrière s'arrête, où le temps de la retraite vient. Mais c'est un choix individuel qui se fait souvent petit

19. Claquer des fesses : dépasser ses objectifs (NdA).

20. Entretien Beunz (2003).

21. Tous les électronistes de la soirée en club sont de la même tribu, ici la TTC.

22. Entretien Woxo, membre des TTC, (2003).

23. Entretien Beunz (2003).

à petit. L'implication s'affaiblit, les séquences de vie technoïdes par rapport aux séquences de vie au sein de la société globale se réduisent en temps et en fréquence. Si la répression policière a joué un rôle sur la dissolution des tribus techno, il ne faut pas oublier que celles-ci se dissolvaient bien avant que les Pouvoirs publics se fassent menaçants. Le drame de la répression issue de la loi Mariani-Vaillant est qu'elle a transformé un processus naturel en un choc traumatique. Au moment où les teuffeurs et les technoïdes avaient besoin de cet espace-temps et des éléments de construction identitaire qu'il induisait, il fut supprimé. Sans possibilité de faire le deuil en quelque sorte. Ne reste plus accessible que la musique techno dans son cadre marchand, où le technoïde est renvoyé à sa place de spectateur passif et où tout rôle lui est retiré. Le technoïde devient ou redevient un simple technoïste. La transe elle-même est altérée par cette situation puisque nous avons vu que le fantasme de l'égalité avait sa place dans le sentiment de fusion.

Il est donc délicat, dans l'état actuel de la situation de définir avec précision le rôle de la répression. On peut dire avec une raisonnable assurance qu'elle a accéléré la dissolution de ceux qui commençaient à douter. Mais rappelons-nous, nous avons expliqué plus haut qu'une des raisons de la fondation des tribus est la difficulté à trouver des *free parties* près de chez soi. On peut donc imaginer que lorsque certaines se retirent, elles créent un vide rempli par de nouvelles vocations.

Ceci posé, le fait que la carrière de déviant soit courte n'induit pas forcément qu'elle n'a pas de conséquence sur le reste de la vie du sujet.

La fin de carrière déviante et ce qu'il en reste

« Ces années ont construit ma personnalité. J'y suis entré, je finissais mon adolescence. J'ai été formé dans le monde de la musique et là j'ai créé des bases de relations humaines pour le monde adulte super saines. L'ouverture d'esprit, l'écoute et le partage. Et ça je le ressens tous les jours²⁴. »

Dans ses analyses sur les déviations, Merton (1997) s'intéresse aux buts et aux moyens pour graduer et penser la déviance. Il pose le principe d'une explication de la délinquance à partir d'une interprétation originale de la notion durkheimienne de l'anomie : puisque la non-conformité est elle-même un phénomène social, la transgression des normes est une réponse « normale » d'individus qui agissent dans le cadre d'un certain type d'organisation de la société. Merton conçoit le système

24. Entretien François (2002).

social comme un équilibre entre une structure culturelle (les buts socialement approuvés) et une structure sociale (des moyens légitimes d'atteindre ses buts). Il fait la typologie suivante :

Adaptation	Buts	Moyens
Conformité	+	+
Innovation	+	-
Ritualisme	-	+
Évasion	-	-
Rébellion	+ -	+ -

- (+) signifie acceptation
- (-) signifie refus
- (+ -) signifie refus et substitution par des buts et des moyens nouveaux.

Je garde la même idée en l'altérant. La division but/moyen par exemple n'est pas la seule possible tant le but peut être entièrement dans une posture, une manière d'être ou de faire. Chaque mode de fonctionnement peut se penser en terme de polarité et chaque civilisation favorise une polarité plus qu'une autre mais le sujet a besoin des deux et lorsque l'une est trop étouffée, cela crée un manque et une recherche. La polarisation est double : entre les deux états anthropologiques (pour la population qui nous intéresse : nomadisme/sédentaire; individualisme/bande; etc.) et entre insertion et différenciation (qui joue le rôle de corde de sécurité). Pour Merton, la déviance naît d'une disjonction entre buts et moyens, et un individu peut passer d'un mode d'adaptation à un autre. Cette déviance en mode majeur dure tant que le monde déviant espéré semble offrir des opportunités de vie globale. À mesure où cette idée recule, l'univers déviant devient ou redevient secondaire puis comme un mode de vie de jeunesse et ne devant pas lui survivre. Les compétences développées pour l'épanouissement au sein de la microsociété technoïde sont redirigées vers la société globale.

« Q : Quel est l'avenir de la Voodoo'z?

Je ne sais pas. Je suis toujours dans le présent. L'avenir c'est ce qui continue à faire de la zique, à sonoriser. VDZ est enrobé dans un truc de plus gros qui revient au même, le milieu tekno toulousain, un élément du réseau dans un ensemble plus vaste²⁵ ».

25. Entretien Axel (2002).

Stéphane raconte :

« Mais j'avais besoin de faire un break, de faire des choses pour moi. Quand tu vis avec des gens, ce que tu fais, tu le fais aussi en fonction des autres, normalement. Si tu n'as pas assez de repères, si tu n'as pas fait assez de choses pour toi, cela ne peut pas bien marcher. Pour vivre avec des gens, je me suis retrouvé, je me suis fixé un objectif, avoir ce permis poids lourd. L'être humain a aussi besoin de se retrouver tout seul. C'est la première fois que j'ai un appart. Là dans ma tête, cela va mieux. Je me suis construit un peu tout seul et beaucoup avec les autres. Mais si les flics n'étaient pas venus, ça aurait pu continuer. Rien n'était programmé. »

Le passage par la subculture technoïde a été une plateforme de développement personnel :

« À la base, il n'y avait pas de compétence particulière. Après, la Voodoo'z a apporté des compétences particulières à certaines personnes. Ça a poussé ses membres à se fixer de nouveaux buts.

Q : Au début, il n'y avait pas de spécialisation et maintenant, il y en a ?

Oui, il y a plusieurs spécialisations. Le parcours a permis à certains d'entre nous de devenir de très bons musiciens. Moi, cela m'a permis de trouver un métier : routier. Il y a des gens comme Carole qui ont été engagés dans des magasins de son. Ça a apporté des compétences à chacun. Regarde P'tit Loïc, avant il faisait la manche²⁶ rue Alquier-Bouffard²⁷ à Castres. Maintenant il fait des disques.

Q : Il faisait la manche ?

Mais tous les Voodoo'z avant la Voodoo'z, ils faisaient la manche, c'était les pires branleurs. On faisait la manche, on buvait, on fumait des joints et on en faisait pas plus. À la limite on part en stop entre Castres et Toulouse²⁸ mais on n'en fait pas plus. Mais bon, c'était une fin de phase d'étudiants qui ne cherchaient pas à finir ce qu'ils avaient commencé²⁹. »

Beaucoup de ce qui fut appris par le passage à travers cette subculture n'aurait pas pu l'être d'une autre façon. Le rapport à la culture, à la connaissance, à l'enseignement était devenu problématique

26. « Faire la manche » : mendier.

27. On notera que la rue porte le même nom qu'un des membres de la Voodoo'z, Bertrand. Il s'agit en effet de son ancêtre qui, au XIX^e siècle, a installé le système d'égout à Castres, sous-préfecture du Tarn.

28. Distance : 80 km.

29. Entretien Julien (2002).

pour ces jeunes gens. Relié à une conséquence pratique et valorisante, il est réinvesti et motive ses acteurs. Et plus tard ce stock de connaissance peut être réinvesti dans la société globale. Le gain en capital culturel a trois dimensions :

La première dimension du gain est liée à la participation à la subculture technoïde elle-même. Organiser une fête, monter une sonorisation à partir de rien demande des compétences techniques et logistiques pointues.

La deuxième dimension du gain est liée à la mixité sociale présente dans le *Sound System*. La participation à une subculture déviante a permis d'affaiblir certaines différences sociales. Mais il va de soi que les différences d'origines sociales perdurent. Sauf que dans le cadre d'une organisation qui cherchait l'union la plus proche possible, elle devient un élément positif puisque chacun des membres était ainsi un peu plus perméable au capital social des autres membres du groupe. Les mécanismes de résistance, classiques entre deux cultures sociales, se trouvent ici partiellement affaiblis.

La troisième dimension est liée aux deux autres, il s'agit de la revalorisation du rapport au savoir et à l'apprentissage chez des populations juvéniles qui étaient souvent en rupture avec le rapport classique à l'instruction. À travers une expérience reconnue et acceptée de besoin de connaissances, la réconciliation avec l'enseignement s'est faite.

Pour J.-M. Seca : « Le stigmate minoritaire, tout en étant pesant par le regard que les autres portent sur soi, est valorisé pour la sensation d'unicité qu'il confère. » (Seca, 2001 : 83) Nous avons pensé la déviance des technoïdes en tant que carrière. Elle intervient à la fin de l'adolescence, c'est-à-dire un âge où le sujet acquiert une autonomie légale, où le conformisme lui a été transmis mais n'a pas encore été longuement vécu et où son statut social globalement faible le rend attentif à la recherche d'un ordre social alternatif. Les jeunes sujets sont des points d'anomie. Pour Becker (1985), cet âge particulier permet d'éviter de nouer des alliances avec la société conventionnelle. Réfléchissant aux moyens que les délinquants utilisaient pour s'extirper des normes classiques, Sykes et Matza (1957 : 667) expliquent que :

« Les contrôles sociaux internes et externes peuvent être neutralisés en sacrifiant les exigences de la société dans son ensemble aux exigences des groupes sociaux plus restreints auxquels appartient le délinquant, tels que la fratrie, la bande, le groupe de copains [...] »

Dans le cas qui nous intéresse, la déviance est à cheval entre l'acte exceptionnel et l'acte déviant de longue durée, le mode de vie. Dès qu'ils prennent un peu de recul, les querelles du milieu appa-

raissent désormais futiles aux yeux de ceux qui avaient jusque là un discours constamment critique envers la société globale et l'évolution du milieu technoïde. La rupture avec la subculture technoïde, venant dans une période de 4 à 8 ans pour une grande majorité, plus tardive et chaotique pour d'autres, correspond en réalité à l'adoption définitive et irréversible de l'habitus social dominant, c'est-à-dire l'adhésion aux normes de comportements et aux valeurs « civilisées », au sens que donne Élias à ce terme (Lapoutre, 2001 : 427).

Ce rejet se fait difficilement et à reculons. L'opposition forte même si elle n'est pas frontale entre la subculture et la culture dominante permet difficilement de juxtaposer les deux. Afin que la construction identitaire puisse continuer de façon cohérente, il faut arrêter l'une pour passer à l'autre. Le côté nihiliste peut aussi à sa façon faire penser à la culture du pauvre (Hoggart, 1970) où le caractère invariant de l'insertion docile à un moment où à un autre au sein de l'Institution n'incite pas à faire carrière ou à maintenir sa différence. Il y a là aussi une acceptation du destin, de la mort « sociale » du technoïde. Puis le temps va favoriser son adaptation, la désorganisation sociale va se réguler.

« Moi j'ai passé un relais. Je cherche à voir ailleurs où est ma place.

Q : Cela a été douloureux ?

Oui, pas facile. Douloureux car j'avais vécu des années fantastiques, j'avais eu la foi, rencontré des amis. Je ne renie rien, au contraire. Cela m'a beaucoup marqué dans ma construction. Ce truc qui s'achevait me faisait mal. Dans ma vision à moi, on ne s'en sortirait pas. C'était fini. Selon moi. C'est comme une rupture avec une personne que l'on aime, on ne s'aime plus mais en fait si, on s'aime encore. Il peut y avoir toujours des choses fortes qui se passent. Cela a pris plusieurs mois. Clair que c'était douloureux³⁰. »

À un moment donné l'évolution de la personne ne trouve plus satisfaction dans les possibilités d'évolution somme toute assez limitées du *Sound System* technoïde.

Observons que souvent, alors que le milieu reste stable, les sujets ont l'impression que c'est lui qui change et pas eux. Sous l'angle de l'imaginaire, parfois un peu romantique, le milieu techno et l'organisation en tribu en particulier ont toujours, un court temps, paru comme pouvant être un monde alternatif, avec un système de valeurs différent, un rapport aux autres

30. Entretien Rodolphe.

différent. Mais cette période ne résiste pas aux premières difficultés, en particulier celles issues de la précarité dont nous avons parlé plus haut. Cela peut se cristalliser autour de la fusion tribale perçue comme la source des problèmes soit sous l'angle du « trop », soit sous l'angle du « trop peu » :

« Comment veux-tu essayer de faire quelque chose de différent, rejeter la société telle qu'elle est alors que tu retombes dedans direct. Il y avait les mêmes clichés sur les autres, parce que les autres ils ne sont pas pareils. Je me demandais ce que je faisais avec de pareils connards. Comment peut-on être aussi simpliste ? Au quotidien, tu dois aller au-delà de cette intolérance de base. Si tu n'avances pas au niveau de 15 personnes sur l'intolérance, c'est la fin de tout. Ils n'iront jamais plus loin dans leur vie. Tout était normal, prévisible mais j'espérais qu'on arriverait à faire quelque chose de différent, à surmonter tous ces clichés sociaux. Je pensais qu'on allait réussir. J'avais foi en ça et je me suis trompée³¹. »

Anne-Lyse explique régulièrement son incapacité à s'intégrer par les différences sociales entre elles et les autres membres du groupe. Elle s'oppose en particulier en terme d'*habitus*, pour employer le terme bourdieusien, à Julien. Elle, avec une réflexion politique parce que fille d'enseignant et de médecin. Lui, l'homme de terrain. D'un point de vue de la socioanalyse, ce n'était d'ailleurs pas exact puisque Anne-Lyse, comme Julien, était issue d'un milieu de moyenne bourgeoisie. Le père de Julien était comptable et son grand-père petit industriel.

Parce que la tribu était essentiellement une communauté affective, la séparation ne se fait pas facilement. Comme souvent, les sujets ont du mal à juger que ce sont eux qui changent. Ils préfèrent estimer que c'est l'environnement qui change. C'est très vrai dans le cas qui nous intéresse. La sortie de la carrière de déviant doit trouver une excuse autre que la diminution de l'investissement personnel du sujet. Parfois ce sera la radicalisation de la *free party*, son développement, la hausse du nombre de personnes rejoignant cette pratique. Les retraités dénonçant alors la déshumanisation de la *free party*. D'autres fois, ce sera au contraire la volonté de ne pas rester dans une opposition frontale avec la société qui sera avancée comme source de l'éloignement.

L'impression que la fin de la tribu approche accélère la fin de l'imaginaire de la fusion renvoyant sur des questionnements individuels :

31. Entretien Anne-Lyse (2002).

« (...) sur la fin, quand on a commencé à réaliser qu'on ne resterait pas ensemble toute notre vie, les non-musiciens disaient aux musiciens que eux s'en sortiraient toujours en faisant des cassettes ou en jouant dans des soirées payantes³². »

L'art sert de retraite acceptable et symboliquement valorisée de la déviance. La question de la valeur artistique n'est pas la question majeure au moment de la fondation du Sound system. Elle le devient lors de la retraite de la carrière. L'art est valorisé dans les deux mondes. Il est donc la passerelle idéale pour renoncer au mode de vie sans sembler renoncer à la subculture en général. On abandonne un mode de vie que l'on a valorisé, on ne peut le faire que par une sortie tout aussi valorisée socialement, l'art. Et c'est au nom de l'art que l'on condamne les déplorables conditions que la free party offre aux artistes.

S. Moscovici propose une typologie (1982 : chapitre 8) de trois rôles qui peuvent d'ailleurs être joués les uns après les autres :

- l'individu modal prenant une position identique à celle du sujet naïf moyen ;
- le déviant qui prend une position opposée à l'opinion générale du groupe ;
- le dériveur qui, au début, était d'accord avec le déviant, mais qui au cours de l'interaction, se déplace progressivement vers une position de conformité, une position modale.

La production artistique est une recherche d'une voie médiane. Se développe rapidement une disjonction d'intérêt entre le public qui vient essentiellement pour la mise en transe et les *Sound Systems* qui ont besoin de se renouveler pour avoir leur salaire symbolique et avoir l'impression de progresser dans leur art. C'est vrai pour la musique jouée sur le *dance floor* comme pour le type de musique produite (les disques sortis).

32. Entretien Carole (2002).

Conclusion

« Q : Cette tentative d'une autre organisation sociale, ça a échoué ?

Non, puisqu'on a fait plein de truc et ça a tenu pour moi deux ans³³. C'était une expérience très enrichissante pour tous. Mais ça n'a pas abouti sur le village libertaire. En sortant de là les gens avaient envie de faire leur truc à part et pas de refaire du collectif³⁴. »

Cette faiblesse des contextes communautaires avait, dans d'autres contextes, été soulignée par Godbout :

« Le modèle communautaire est une phase transitoire, instable, volatile. Tout organisme communautaire qui atteint une certaine maturité organisationnelle tend nécessairement vers le modèle salarial, la bureaucratie et l'institutionnalisation d'une rupture entre producteurs et usages — ou alors il disparaît. » (Godbout, 2000 : 100)

S'il est assez facile de dater la création d'un *Sound System*, il est beaucoup plus délicat d'en dater la dissolution. Trois types de comportements sont observables :

- ceux qui veulent que le *Sound System* disparaisse en même temps que s'arrête leur carrière de technoïde. Lorsqu'on fait des entretiens avec des anciens membres de *Sound Systems*, beaucoup explique que si le *Sound System* existe il n'est plus vraiment actif et que la période où il s'est de fait arrêté, c'était... quand ils en sont partis ! Après c'était autre chose, etc. ;
- les *Sound Systems* dont les activités se ralentissent, s'assoupissent sans que l'on puisse savoir s'il s'agit d'une disparition et si les activités ne peuvent pas être réactivées. Les Sarkovals ont permis de réactiver des *Sound Systems* dont beaucoup pensaient qu'ils n'existaient plus ;

Là encore, la situation politique et répressive obscurcit la vision. La loi Mariani-Vaillant a-t-elle accéléré la retraite de la carrière de technoïde ? Ou ne s'agit-il que d'une mise en sommeil en l'attente de situations plus propices ? Difficile à dire en l'état actuel des choses.

Arrive aussi un moment où la pratique du don lasse le donateur. La motivation faiblit et l'absence de retour direct devient préoccupante alors qu'elle était jusque là considérée comme secondaire.

33. Chacun des acteurs a une vision personnelle de la durée de l'aventure, selon l'intensité de sa propre participation.

34. Entretien Axel (2002).

La transitivity ne suffit plus. Peu à peu, certaines personnes du groupe finissent par se détacher de l'acte de don. Plusieurs éléments expliquent cette évolution :

- la pression sociale qui prétend qu'un don est souvent un gaspillage ;
 - la perception de la non-reproduction de l'acte de don. Le don est un système de circulation des richesses. « On ne donne pas pour recevoir ; on donne pour que l'autre donne. » (Lefort, 1951) Si le donateur est témoin que le don n'est pas reproduit par celui à qui il a donné, il est démotivé ;
 - la sortie de la jeunesse et le besoin de construire son âge adulte par l'autonomie financière et donc une plus grande capacité à thésauriser. La mise en couple des sujets peut renforcer cette tendance.
- À partir de là, on a plus de difficultés à faire des *free parties* et donc on s'éloigne de ce qui fondait le groupe.

L'accroissement de la répression policière et la diminution des *free parties* affaiblissent le maintien de la subculture : « La seule façon de rajeunir les représentations collectives qui se rapportent aux êtres sacrés est de les retremper à la source même de la vie religieuse, c'est à dire les groupes assemblés. » (Durkheim, 1990 : 494)

La hausse de la bureaucratisation a pour effet d'augmenter le niveau de professionnalisation, d'augmenter le coût financier, donc d'exclure les amateurs et les tenants d'une économie du don et de faire baisser le niveau de risque. On peut ici parler d'intégration au sens strict. Toutes les particularités non artistiques sont éliminées. Certains font donc ce choix, d'autres préfèrent totalement abandonner le milieu de la techno n'acceptant pas la perte des « valeurs ». Mais rien n'est complètement éphémère. Des choses survivent aux expériences festives radicales. Et la biographie des déviants n'en a pas moins été marquée par cette aventure.

Certaines études, certains éléments biographiques des sujets étudiés me pousse à croire que ces mécanismes sont à l'œuvre dans d'autres subcultures, comme le punk par exemple. Je n'ai pas les compétences pour produire de façon rigoureuse de telles comparaisons. Mais il me semblerait inutile que ceux qui les ont se préoccupent de cette problématique.

Bibliographie

- BECKER Howard (1985), *Outsiders*, Paris, Métailié.
- DURKHEIM É. (1990), *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, PUF.
- GODBOUT Jack (2000), *Le don, la dette et l'identité*, Paris, La Découverte.
- GRINZPAN Emmanuel (1999), *Bruyante techno*, Clermont-Ferrand, Mélanie Séteun.
- HOGGART Richard (1970), *La culture du pauvre*, Paris, Minuit.
- LAPOUTRE David (2001), *Cœur de banlieue*, Paris, Odile Jacob.
- LEFORT Cl. (1951), « L'échange et la lutte des hommes », *Les Temps Modernes*, vol. 64, p. 1400-1417.
- MAFFESOLI Michel (2000), *Le temps des tribus*, Paris, La table ronde.
- (2002), *La part du diable*, Paris, Flammarion.
- MERTON Robert (1997), *Éléments de théorie et de méthode sociologiques*, Paris, Armand Colin.
- MOSCOVICI Serge (1982), *Psychologie des minorités actives*, Paris, PUF.
- POURTAU Lionel (2005a), *Frères de Son : les socialités et les sociabilités des Sound Systems technoïdes*, thèse de sociologie dirigé par Michel Maffesoli, université Paris V René Descartes.
- (2005b), « Les interactions entre raves parties et législations censées les contrôler », *Déviance et Société*, vol. 29, n °2.
- (2004), « Les *Sound Systems techno*, un exemple de vie communautaire », in MABILON-BONFILS Béatrice (dir.), *La fête techno*, Paris, Autrement.
- RACINE Étienne (2002), *Le phénomène techno*, Imago.
- SECA Jean-Marie (2001), *Les musiciens underground*, Paris, PUF.
- SYKES G. & MATZA D. (1957), « Techniques of neutralization : a theory of delinquency », *American sociological review*, 22 , p. 664-670.

Lionel POURTAU est docteur en sociologie.
lionel.pourtau@cea-sorbonne.org